

VICTOR
DIXEN



AGENCE PERDIDO

1. LES DERNIERS RETROUVEURS

Bayard Jeunesse

VICTOR DIXEN

AGENCE PERDIDO



1. LES DERNIERS RETROUVEURS

Bayard Jeunesse

Extrait offert par

 Bayard
Jeunesse
Éducation



*Cet ouvrage a été mis en pages
par Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq
Imprimé en Italie par L.E.G.O. S.p.A.
en août 2024*

Illustrations de couverture et intérieures :
Noémie Chevalier.

© 2024, Bayard jeunesse
18 rue Barbès, 92128 Montrouge Cedex
ISBN de l'édition reliée : 979-1-0363-7469-2
ISBN de l'édition brochée : 979-1-0363-6521-8
Dépôt légal : octobre 2024

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées
à la jeunesse.

Tous droits réservés. Reproduction, même partielle, interdite.



LE SOIR OÙ J'AI PERDU MA MÈRE

Lorsque le bus scolaire arriva devant chez moi, ce soir d'octobre il y a un an, je devinai tout de suite que quelque chose n'allait pas : ma mère n'était pas devant la porte. La petite maison isolée où je vivais avec elle se dressait tout au bout d'une route de montagne, dans la forêt des Catskills, à l'est de l'État de New York. En cette saison, le toit était couvert de feuilles mortes. C'était le pic de l'automne, quand la nature flamboie avant de plonger dans l'hiver. De la fumée s'élevait de la cheminée en pierre. Les volutes dansaient dans la lumière des lampadaires plantés sur la pelouse, avant d'aller se perdre dans la nuit qui venait de tomber.

Ce spectacle m'était familier. L'absence de ma mère l'était moins. D'habitude, chaque soir, elle guettait l'arrivée du bus de ramassage scolaire jaune depuis la fenêtre de la cuisine, et elle venait m'accueillir sur le seuil de la maison. Son attitude de maman poule m'avait

souvent fait honte. Elle se croyait obligée d'en faire des tonnes pour combler l'absence de mon père, mort peu de temps après ma naissance. Ses excès d'attention m'embarrassaient. Je craignais que le conducteur et les autres collégiens me prennent pour une gamine. Mais ce soir-là, il n'y avait personne pour m'attendre. Je ne ressentis aucun soulagement, au contraire. Plutôt une sourde angoisse. Je me figeai sur le marchepied du bus, comme si une part de moi-même refusait de descendre.

« Ça va, Lucy ? » me demanda le conducteur.

Je sentais peser sur ma nuque les regards des collégiens encore présents dans le véhicule – ceux qui, comme moi, habitaient dans des logements reculés, les derniers à être desservis. Ils étaient pressés de rentrer chez eux. D'un coup d'œil, je vérifiai que la petite voiture de ma mère était bien garée sous l'auvent. Oui, elle était à la maison.

« Tout va bien, monsieur Bob, dis-je au conducteur. À demain. »

La porte automatique se referma derrière moi en poussant un soupir pneumatique. Le bus mit les gaz et repartit le long de la route sinueuse. Il disparut derrière les arbres dévorés par le crépuscule. L'éclat des phares s'éteignit au détour d'un sapin et la forêt engloutit le ronronnement du moteur.

Le calme soudain me fit tressaillir. En été, les Catskills bruissaient de chants d'oiseaux et de vrombissements d'insectes. Mais au cœur de l'automne, le silence n'était

troublé que par les craquements des branches dans la bise. Je me hâtai vers la maison. C'était une vieille bâtisse montagnarde de type chalet, que mes parents avaient rénovée à leur goût. En temps normal, les rares visiteurs la trouvaient charmante ; mais ce soir, elle me semblait étrangement lugubre. Quatre citrouilles étaient disposées sur le pas de la porte d'entrée. Ma mère et moi les avions gravées de visages grimaçants, comme c'est la tradition pour la saison. Il ne restait plus que deux semaines avant la nuit du 31 octobre, celle d'Halloween. Une fois encore, nous la passerions en tête à tête devant une comédie horrifique vintage pas vraiment effrayante, du genre *Gremlins* ou *Beetlejuice*. Elle utiliserait ses talents de comédienne pour imiter des voix et rajouter des personnages, jusqu'à ce qu'on soit mortes de rire.

Le sourire aux lèvres, je tournai la poignée de la porte. Elle était verrouillée. Normal : ma mère tenait toujours à ce qu'on ferme à clé, même quand on était à l'intérieur. Dans la région reculée qui était la nôtre, elle affirmait qu'on n'était jamais trop prudent.

Je sortis mon trousseau de mon sac à dos et déverrouillai la porte ornée de motifs en fer forgé.

« Meg ? » appelai-je en entrant dans le séjour.

Depuis quelques mois, j'avais pris l'habitude de l'appeler par son surnom – « Meg » pour « Margaret » –, plutôt que « Maman ». Un moyen comme un autre de couper un peu le cordon ombilical. Ça la faisait

sourire et elle prenait un malin plaisir à me répondre en m'affublant d'un sobriquet bien gnanngnan, du genre : « *Oui, ma tartelette aux framboises ?* » ou « *Qu'est-ce qu'il y a, mon chou à la crème ?* »

Ce soir-là, cependant, pas de nom à la guimauve. Juste une mélodie : de la musique classique tournait dans la chaîne hifi. Il faut dire que ma mère possédait encore une sacrée collection de CD. Notre demeure forestière était si isolée qu'on y captait très mal Internet. On ne pouvait pas compter sur un service de musique en ligne : il fallait recourir aux bonnes vieilles méthodes.

« Meg, je suis rentrée », annonçai-je, un peu plus fort.

Elle était forcément à la maison : outre la voiture et la musique, les lumières du salon étaient toutes allumées. Il flottait dans l'air un parfum d'épices d'automne – cannelle, gingembre, clous de girofle. Ma mère avait dû préparer une tarte à la citrouille pour le dessert, un classique d'octobre. Il y avait même une bouilloire électrique encore chaude dans la cuisine.

« Maman ! » criai-je à pleine voix, dérogeant à ma propre règle.

Toujours rien. Rien que la mélodie qui continuait de couler depuis les enceintes du salon. Je prêta l'oreille plus attentivement et reconnus *Le Lac des cygnes* de Tchaïkovski. C'était une valse romantique. Le morceau toucha à sa fin, puis recommença du début. Pourquoi ma mère avait-elle programmé la chaîne hifi

pour le jouer en boucle ? Et pourquoi ne répondait-elle pas à mes appels ? Un autre rythme vint se superposer aux accords langoureux des violons : le tamtam de mon cœur qui battait de plus en plus vite dans mes tempes.

Je pris conscience que le bus scolaire était loin, à présent. À travers les fenêtres, la nuit noire et silencieuse semblait m'observer. Il n'y avait pas d'autre habitation à des kilomètres à la ronde. Si ma mère, pour une raison inexplicable, n'était pas là, alors cela signifiait que j'étais absolument seule. Une fille d'à peine quatorze ans, dans une petite maison perdue au milieu de la forêt.

Soudain, un bruit sourd résonna contre le carreau de la cuisine :

Bom !

Je poussai un cri de surprise – de terreur. Il y avait quelqu'un, là dehors, qui voulait entrer. Une peur irrationnelle, venue du passé, s'empara de moi : *le Seigneur des Ronces !* Je n'y avais pas pensé depuis des années, et voilà qu'il me prenait au dépourvu. C'était le monstre que ma mère avait inventé quand j'étais petite, pour me dissuader de me promener seule dans les bois... et pour me rappeler de toujours bien fermer à double tour derrière moi. Ce que j'avais négligé de faire tout à l'heure en rentrant.

Bom !

Le souffle court, je pivotai sur mes talons et me ruai vers la porte d'entrée. Elle n'était pas équipée d'un taquet comme dans les maisons modernes et il fallait utiliser la clé pour la verrouiller depuis l'intérieur !

Je fouillai fébrilement au fond de mon sac à dos. J'avais l'impression que le maudit trousseau se dérobaît à mes quatre doigts – oui, quatre, car j'étais née avec l'auriculaire de la main droite en moins. En temps normal cette anomalie ne me gênait guère, j'avais appris à tenir mon stylo comme les autres élèves ; mais par cette nuit lugubre, dans ce moment de panique, j'avais l'impression d'être sévèrement amputée.

Bom !

Je finis par mettre la main sur le trousseau, enfonçai la clé dans la serrure, tournai le verrou si brutalement que je me cassai un ongle. J'étais trop bouleversée pour ressentir la douleur. Mon ventre était si serré que j'avais du mal à respirer. Derrière moi, la valse de Tchaïkovski tournait toujours, en mode *repeat*.

« Le Seigneur des Ronces n'existe pas, murmurai-je à voix basse. J'ai passé l'âge de croire à ces histoires. Il n'y a personne dehors. »

Comme en réponse à mes bredouillements, un quatrième coup résonna, cette fois au carreau du salon.

Bom !

C'était un petit écureuil gris qui tapait du museau contre la vitre. Celui que ma mère et moi avions l'habitude de nourrir à la mauvaise saison avec des graines de tournesol et un peu de beurre. Je m'étais fait une telle frayeur pour rien du tout ! Mon ventre se desserra. Je laissai échapper un long soupir.

Cependant, ce répit ne dura guère. Car il n'y avait toujours aucun signe de vie dans la maison. Je décrochai le téléphone posé sur la table du salon et je composai le numéro de Patricia. C'était la collègue de ma mère, dans la petite épicerie du village de Grayfall où elle travaillait, à une demi-heure de chez nous.

« Allô ? fit une voix un peu cassée dans le combiné – Patricia fumait beaucoup.

– Bonsoir Patricia. Ici Lucy Lachance. La fille de Meg.

– Je sais bien qui tu es, ma petite Lucy ! Que me vaut l'honneur de ton appel ? »

Patricia me parlait encore comme quand j'étais petite, elle ne semblait pas avoir réalisé que j'étais devenue une adolescente.

« Est-ce que ma mère est toujours à l'épicerie avec vous ? lui demandai-je.

– Je te rappelle que l'épicerie ferme à seize heures, Lucy. Meg a quitté son service pour rentrer chez elle voilà plus de deux heures. D'ailleurs, il faudrait que tu passes à la boutique un de ces quatre. On a reçu des cookies aux noix de macadamia, à tomber ! Si je me souviens bien, ce sont ceux que tu préfères, pas vrai ? »

Mon ventre, qui s'était légèrement desserré, se noua à nouveau.

« Meg a disparu », parvins-je à articuler dans un filet de voix.

Le fait d'énoncer cette horreur, de la mettre en mots, m'arracha un sanglot. Quand je pensais à toutes ces fois

où j'avais eu honte de ma mère trop présente ! Oh, plus jamais je ne me plaindrais de la voir m'attendre sur le seuil de la maison !

« Que veux-tu dire par *disparu* ? » grésilla la voix de Patricia au fond du combiné.

Plus de rigolade ni de cookies : elle avait compris que la situation était sérieuse.

« Tout était allumé quand je suis rentrée, expliquai-je. Mais ma mère n'est pas là.

– Tu as regardé dans toute la maison ?

– Juste le rez-de-chaussée, balbutiai-je. Mais je... je l'ai appelée plusieurs fois. »

Tout en prononçant ces mots, je me trouvais stupide. Et si ma mère était bien dans la maison, mais qu'elle avait eu un malaise et qu'elle était incapable de me répondre ? Et si elle avait besoin de soins urgents ? Et si sa vie ne tenait qu'à quelques secondes, que j'étais en train de gaspiller en pleurnichant au téléphone ?

« Je vais voir là-haut, Patricia, haletai-je. Restez en ligne.

– Non ! Toi, reste où tu es, j'appelle le 911 et je... »

Je n'entendis pas la fin de sa phrase : j'avais reposé le combiné à côté du téléphone, pour me précipiter vers l'escalier.



UNE ODEUR DE SOUFRE

Je tournai l'interrupteur et montai les marches quatre à quatre.

« Maman ! m'écriai-je. Si tu es là-haut, ne t'inquiète pas : j'arrive ! »

J'ouvris la porte de sa chambre : elle était déserte. La mienne aussi, ainsi que la salle de bains que nous partagions. Je m'apprêtais à redescendre pour reprendre la conversation avec Patricia, quand des craquements retentirent au-dessus de ma tête. *Le grenier*. Je n'avais pas songé à vérifier cette dernière pièce, qui servait de débarras et dans laquelle je n'allais jamais. Quant à ces bruits de parquet, c'était certainement un rat ou une fouine, n'est-ce pas ? Après m'être mise dans tous mes états à cause d'un simple écureuil, je n'allais pas flancher pour si peu.

Je me dirigeai vers la porte du grenier, tout au bout du couloir. Elle s'ouvrit en grinçant. Derrière, une volée de marches s'élevait dans l'obscurité. Les combles n'étaient pas électrifiés. Je cherchai à tâtons la vieille

lampe de poche rouillée que ma mère gardait suspendue à un clou et finis par la trouver. Un faisceau de lumière tremblotant jaillit de l'ampoule : visiblement, l'unique pile de la loupote était en bout de course. Bah, ça suffirait à jeter un rapide coup d'œil au grenier, où il n'y avait certainement rien à voir – d'ailleurs, les craquements avaient cessé.

Je gravis les marches une à une, au son de la valse de Tchaïkovski qui continuait de monter du rez-de-chaussée, en sourdine.

« Meg ? » appelai-je, sans attendre de réponse.

Je balayai le grenier avec la lumière anémique de la lampe. Ici, une table à repasser cassée... Là, un filet de badminton qu'on ne ressortirait pas avant l'été... Plus loin, des tas de couvertures soigneusement pliées dans des housses en plastique transparentes...

Soudain, au moment où le faisceau se posa sur une vieille bicyclette, l'empilement de bagages qui se trouvait derrière s'écroula comme un château de cartes. Le vacarme fit trembler le sol sous mes pieds et mes jambes se mirent à flancher. Même après que la dernière valise se fut écrasée au sol, le plancher continua à craquer. Je retenais mon souffle, le diaphragme serré comme un poing. Il était impossible que des pattes de rats fassent gémir les lattes de manière aussi sonore : elles ployaient sous le poids d'un être humain, lourd d'au moins cent kilos à en juger par le vacarme. Cet intrus devait sans doute être caché derrière la pile de

valises quand j'étais entrée au dernier étage. *Et à présent, il s'était retranché dans les ombres du grenier.*

En un éclair, je compris pourquoi Patricia m'avait implorée de rester en bas. Elle avait imaginé le pire. Un cambriolage. Et moi, l'écervelée, je venais de me jeter dans la gueule du loup.

La lampe de poche se mit à trembler dans ma main.

Le faisceau, à tressauter devant moi.

Des paroles inarticulées montèrent à mes lèvres :

« Je... je vous... je vous préviens... »

Tétanisée, j'étais incapable de fuir. Je ne parvenais qu'à balayer fébrilement le grenier avec la lampe, pour tenter de voir celui qui s'y dissimulait. Mais le faisceau était trop faible. Il s'amenuisait à chaque seconde. La pile était en train de rendre l'âme. Dans quelques instants, je serais dans le noir complet.

Le plancher se remit soudain à craquer lourdement. L'intrus marchait vers moi. Les lattes tremblaient sous son énorme poids. Pire encore : je perçus des bruits sourds contre les poutres à plus de trois mètres au-dessus de moi, comme si sa tête se cognait au plafond. Au même instant, le filet de lumière au bout de mon poing s'éteignit tout à fait. Ce fut le déclic qui m'arracha à la stupeur. Je poussai un cri perçant, laissai tomber la lampe inutile et me ruai vers l'escalier.

Mais le débarras était encombré de sacs et de meubles, un vrai parcours du combattant où il m'était impossible de me repérer sans y voir clair. Je me pris les pieds

dans un obstacle invisible et trébuchai. Mon menton heurta le sol de plein fouet, envoyant une onde de douleur dans ma mâchoire. Mon crâne se mit à sonner comme une cloche. Derrière moi, le parquet craquait de plus en plus fort, les poutres résonnaient comme les lames de bois d'un gigantesque xylophone... l'intrus s'approchait, renversant tout sur son passage.

Le souffle court, je tentai de me relever.

Des échardes s'enfoncèrent dans les paumes de mes mains.

Mes poumons, eux aussi, semblaient criblés de mille échardes.

Chaque bouffée d'air me semblait plus difficile à inspirer que la précédente. Parce que la panique me comprimait la poitrine. Et parce qu'une senteur piquante me saturait les narines. C'était lui, l'intrus, qui l'émettait, j'en étais certaine : une odeur de soufre suffocante.

On dit que la mémoire des odeurs est la plus primale, directement reliée aux zones profondes du cerveau. Un souvenir me submergea avec une violence inouïe : cette carcasse de chevreuil à demi dévorée par un renard, que ma mère et moi avions découverte lors d'une promenade en forêt quand j'avais six ans. Les détails de la charogne me revinrent avec une horrible précision. Les os des côtes mis à nus... Les yeux vitreux tournés vers le ciel... Et les flancs gonflés de gaz de putréfaction.

C'était la même odeur qui me donnait la nausée à présent, à quatre pattes dans le grenier aveugle, comme si... comme si *ma propre mort* venait à moi.

« Non..., hoquetai-je. Je ne veux pas mourir. »

Au prix d'un effort surhumain, je parvins enfin à me relever. Je repris ma course folle en direction de l'escalier, retenant ma respiration pour ne pas défaillir. Ma panique était telle que je sentais à peine les coins des tables et des commodes percuter mes tibias, s'enfoncer dans mes hanches.

Je dévalai les marches en me raccrochant au mur, manquant de tomber à chaque pas. À peine parvenue au premier étage, je claquai la porte derrière moi, me précipitai dans ma chambre, empoignai ma chaise et calai le dossier contre la poignée du grenier pour la condamner.

Puis je descendis en trombe au rez-de-chaussée. Alors seulement, dans la lumière rassurante des abat-jours, je pris conscience de la douleur. Mon corps était couvert d'hématomes. Un filet de sang dégouttait de mon menton fendu, là où j'étais tombée.

La valse de Tchaïkovski tournait toujours dans la chaîne hifi, mais un sifflement strident était venu s'ajouter à l'orchestre : la sirène d'une voiture de police, qui remontait à toute allure la route menant à la maison.

